

Introduction : pourquoi insérer l'Enseignement social de l'Eglise (ESE) dans notre rencontre ?

• Le Voir - Juger - Agir

En recevant les textes publiés par les papes successifs, nous avons l'habitude de nous trouver devant des documents portés par une autre logique que la nôtre. Le pape François veille à intervenir, notamment dans ses deux encycliques sociales, suivant la même démarche que celle que nous trouvons féconde et essayons de respecter en permanence. Elle commence par tenter de regarder et comprendre la réalité, en particulier celle des travailleurs et des plus fragiles dans la société (VOIR). Elle confronte ce que nous percevons à ce que devrait être, à nos yeux, la vie humaine, personnelle et sociale. Si le pape s'alimente bien sûr à la Bible, il se nourrit aussi de l'expérience et de la réflexion de l'ensemble des chrétiens et des non-chrétiens, par exemple musulmans (JUGER). Enfin, la réflexion aboutit à des propositions d'action, qui vont de la conversion personnelle à l'engagement dans les structures, y compris internationales, car la responsabilité de l'Eglise s'étend à ce niveau-là aussi (AGIR).

• Aujourd'hui : pourquoi ? sens ?

Le contexte de la pandémie, cette année, offre à chacun, je crois, une occasion unique de ne pas se contenter de continuer ce qu'il/elle a toujours fait ou dit, mais de s'interroger sur le sens de sa vie, de ses choix, de ses engagements et de ses convictions. Plus rien ne se passe « automatiquement » comme auparavant et deux attitudes se confrontent. Certains attendent impatiemment de pouvoir revenir à la vie « normale », c'est-à-dire à ce qui se faisait auparavant, comme si c'était la vie idéale, rêvée. Pour d'autres, au contraire, tout va changer, et ils espèrent que le temps de la fin du capitalisme est arrivée. Je pense que la fin de l'exploitation capitaliste ne nous sera pas donnée comme un cadeau gratuit et que nous ne reviendrons pas à la soi-disant normalité d'hier, mais nous pouvons constater que les inégalités d'hier sont en train de s'aggraver et que les plus fragiles sont les principales victimes, ce qui probablement ne vous surprend pas. La question du sens de nos combats est plus que jamais présente.

• Renouveau de l'ESE par *Laudato si*.

Laudato si a marqué une étape dans l'histoire de l'ESE. Jamais auparavant la question écologique n'avait pris une telle place dans l'ESE. C'est la raison pour laquelle je vais tenter de vous présenter les deux encycliques en essayant de montrer ce qu'elles traitent et ce qu'elles apportent, tant à la question de l'écologie qu'à la lutte des travailleurs, avant de présenter *Fratelli tutti*, la dernière encyclique sociale.

1. L'encyclique *Laudato si*

1.1. Carte d'identité

Laudato si a été publiée le 24 mai 2015, dans la période de l'Ascension, comme *Rerum Novarum* et la plupart des encycliques sociales. Son titre vient du Cantique des créatures, composé par François d'Assise à la fin de sa vie, lequel est plus d'une fois cité. On aurait pu attendre comme sous-titre « La sauvegarde de la Création », mais c'est : « Sur la sauvegarde de la maison commune », expression utilisée par Mikhaïl Gorbatchev en 1989, vocabulaire mieux adapté pour un texte adressé à tous les hommes et les femmes de bonne volonté. Notons que « maison » rappelle le mot latin *Domus*, la maisonnée qui, plus que les briques, inclut les habitants : c'est une encyclique sociale avant d'être une encyclique « verte ». Mais elle nous aide à rester modestes : la planète nous a précédés et nous survivra...

1.2. Le développement de *Laudato si*

• Les dimensions spirituelles et théologiques, économiques et politiques, quotidiennes et internationales

- Le texte part du constat de réalités graves : la pollution et le changement climatique, l'eau et la perte de biodiversité, la dégradation de la vie humaine et sociale et les inégalités, le tout provoquant peu de réactions mais une grande diversité de réponses.

Le contraste est grand avec les récits bibliques, les images qu'ils donnent de l'univers, leur appel à la fraternité universelle et plus précisément le regard de Jésus sur les réalités. La dégradation de l'environnement et la dégradation humaine sont indissociables. L'écologie et la justice sociale avancent ou régressent du même pas.

- Ce grave contraste oblige à interroger jusqu'à ses racines la crise écologique, à remettre en cause au plan mondial la conception de la technologie et même celle de la nature et de l'humain. La nature n'est en aucun cas divine, mais elle manifeste qui est Dieu, lui qui a respecté des limites dans son action de Créateur. De la même manière, le travail doit être respecté, dans ses modalités, son sens et sa finalité, et cela se réussit en l'intégrant dans un débat démocratique.
 - L'écologie ne se limite pas à respecter ce qui est utile aux humains : chaque organisme est bon et admirable en soi. Et toutes les cultures humaines sont à préserver dans leur diversité, car ensemble, elles forment le bien commun.
 - C'est au plan planétaire que les biens communs globaux doivent être respectés et protégés des lois du marché par un accord entre tous, sur des critères d'ensemble, en vue d'un développement intégral. Le rythme aberrant actuellement imposé à tous doit être ralenti, surtout pour la défense des pauvres et la construction de réseaux de respect et de fraternité.
 - Cette vision pousse à freiner le « consumérisme impulsif » aliénant et contraire au bien commun. La dignité de chacun s'appuie sur des réseaux communautaires où le monde est reconnu comme un don de Dieu. Si nous en croyons la Bible, « moins est plus » : la croissance passe par la sobriété et la capacité de jouir de peu.
- **Accueil de l'encyclique**
 - Hors de l'Eglise, ce texte a surpris par sa qualité. Porteur de la voix de l'Evangile dans le monde actuel, le pape François touche parce qu'il est clairement centré sur ce monde et à son service. Pourtant, sa parole n'a rien de complaisant. Sa critique du fonctionnement actuel de l'économie, du risque de sacrifier les pauvres d'aujourd'hui aux générations futures des pays riches, sa prise de distance à l'égard de la *deep ecology*, qui verrait entre la nature et les humains une opposition radicale où il faudrait sacrifier l'un pour sauver l'autre : ce sont autant de prises de positions claires dans des débats qui sont et resteront ouverts.
 - Surtout, cette encyclique, manifestement bien documentée et préparée, n'isole pas la défense de l'environnement de celle des plus fragiles qui habitent cet environnement. Le lien est réaffirmé à chaque pas entre la justice et l'écologie, le respect de la nature et le respect des humains. Le texte le dit en positif et en négatif : la destruction de la nature et celle des humains s'enracinent dans le même sol.
 - Ce lien change le contenu tant de la justice que de l'écologie. Il est impossible de réclamer aveuglément la croissance économique à tout prix pour sortir de la crise et des difficultés dans lesquelles tant de travailleurs se trouvent : détruire l'environnement pour créer des emplois n'est plus une position que l'on peut défendre cyniquement. Réciproquement, la défense de la nature considérée comme le privilège des plus riches qui veulent maintenir leurs privilèges, n'est plus une position acceptable : la nature ne se défend pas contre les humains. L'encyclique nous invite à sortir des positions en « ou... ou » pour réfléchir, de façon plus complexe, en « et... et ».

1.3. Racines bibliques de *Laudato si*

- **Dans l'AT et la lecture juive. Quatre exemples**
 - *La relation au temps.* Le monde du travail autant que toutes les contraintes de la vie humaine, impose ses échéances, son rythme. La Bible rappelle que ces urgences ne sont pas absolues, qu'elles ne sont pas la mesure de toutes choses ni de la vie humaine. En particulier, l'univers, le cosmos n'est pas un simple décor pour les humains, il fait partie de leur vie. Ils sont donc invités à s'élever au niveau de ce qui semble les dépasser.

Le sabbat (Gn 2,1-3 ; etc.) sert à rendre juste la liberté humaine. Il introduit une

rupture dans l'emprise qui, par le travail, pourrait s'étendre à tout. Qu'il soit arrivé à le terminer ou pas, l'humain doit s'arrêter ce jour-là et se souvenir de ce qui est plus grand que lui : la Création dans laquelle il est plongé et la sortie d'Égypte qui lui a rendu sa liberté et sa dignité. C'est tous ensemble que les Hébreux ont marqué cet arrêt, sans différence de générations, de classes sociales, immigrés compris, et même les animaux. C'est bien sûr le travail qui permet de vivre de ce qui est produit, mais ce n'est possible que grâce à ce qui était déjà là : grâce à l'histoire et à la nature. La Bible propose de nommer la réalité de la vie : c'est Dieu qui a créé l'univers et qui a mené le peuple hors d'Égypte. Mettre une limite à l'empreinte humaine sur la nature par le travail permet à la fois d'humaniser le travail et d'empêchant d'accaparer toute la vie, en faisant apparaître avec reconnaissance les autres dimensions de la vie humaine. Grâce aux limites imposées au travail, le respect de la nature et le respect des humains vont de pair.

- *Le rôle de la Loi de Moïse.* Au-delà des Dix commandements, la Loi de Moïse offre 613 commandements qui peuvent sembler arbitraires et inutiles (ne pas récolter la 7^e année, abattre les animaux rituellement, distinguer les aliments purs et impurs, offrir la première récolte au Temple, etc.). Ces règles peuvent sembler inutiles ou dépassées. On peut cependant leur reconnaître un effet. Nous considérons que l'ensemble des biens est à notre disposition et que nous pouvons nous les approprier pour nos besoins. Les commandements introduisent une distance : pas tout, pas tout de suite. Sans ces lois, les humains seraient, par nature, des prédateurs légitimes et la nature se réduirait à n'être qu'une proie à consommer et détruire sans limites. Les divers commandements introduisent une distance, un écart, souvent au nom de Dieu, ce qui leur donne leur force en plus de leur sens. Cette distance vise également à partager avec le frère dans le besoin, comme si le fait de réduire la nature à n'être que la réponse aux besoins humains menaçait la nature de destruction et les humains de déshumanisation. Le frein de la Loi, qui peut parfois nous sembler arbitraire, introduit une distance pour la satisfaction de ces besoins. Dans cette distance, place est faite pour autrui et pour Dieu. Grâce à elle, le respect de la nature humanise.
 - *Avoir une terre, un pays ?* La Bible raconte l'histoire d'Israël comme celle d'un peuple réduit à des conditions de travail d'esclave en Égypte et qui, après une longue traversée du désert, aboutit au pays auquel il aspirait : il a retrouvé sa terre. C'est d'ailleurs une phrase que l'on entend encore en politique aujourd'hui, mais dans un sens bien différent.
La Bible fait-elle du peuple le propriétaire inconditionnel et éternel de cette terre ? Ce serait mal percevoir l'esprit du texte. Au fil de l'histoire, les prophètes n'ont pas cessé de dénoncé l'enrichissement de la classe supérieure, l'exploitation des plus faibles : veuve, orphelin, immigré, pauvre. Le commerce injuste est dénoncé. Par des manœuvres frauduleuses, les fruits du travail sont donc accaparés par les puissants. L'injustice rejaillit sur la nature, puisque la terre est déjà maudite après que le premier couple ait voulu mettre la main sur tout (Gn 3,17) et la conduite de tous a corrompu la terre, ce qui justifie le déluge au temps de Noé (Gn 6,13). Oui, la terre peut être souillée par le comportement injuste des humains (Is 24,4).
 - Les comportements à l'égard des autres, en particulier dans des relations justes de travail, et le respect de la nature, ont *les mêmes racines dans le cœur de l'homme*. Pour que la terre qu'il occupe soit féconde, le peuple doit la respecter, par exemple en instaurant une année de jachère (Lv 25,2). En même temps, le peuple ne pourra se maintenir sur cette terre que s'il respecte la justice et fait droit aux plus faibles en permanence.
- *Une lecture chrétienne*
 - L'histoire occidentale moderne s'est centrée sur l'histoire et a placé l'humain au centre de tout. Il est devenu conquérant, producteur, maître de tout. Le cosmos, la nature et de ses rythmes sont passés au second plan. Comment redécouvrir une conception qui fasse une place à la nature, aux humains et à Dieu ? Faut-il de nouveau faire appel au sacré ? Ou plutôt accepter la responsabilisation de l'homme qui va de pair avec la

« dédivinisation » de la nature par la tradition chrétienne, sans tomber dans une manipulation, une banalisation ni une réduction à la technique.

- Dans la Bible, la nature est radicalement différente de Dieu, qui l'a créée en y introduisant des différences entre : jour / nuit, haut / bas, homme / femme, etc. (Gn 1). Dans sa structure, le monde est déclaré bon et l'humain est créé à l'image de Dieu. Il est appelé à vivre l'histoire, dans la reconnaissance et la liberté : en Gn 2-3, il est situé au milieu du réel qui n'est ni mauvais ni indifférent, mais incontournable. Simplement, le monde le précède et lui résiste. L'humain va y exercer sa liberté et sa responsabilité, notamment dans sa lutte pour la justice et la dignité.
- Du comportement des humains dépend leur sort mais aussi celui de la nature. Le mal le sollicite dès le début, sous l'apparence du serpent. Il doit choisir : va-t-il s'accaparer la nature ou la respecter, construire avec les autres une histoire de justice ou de domination et d'exploitation ? Sa responsabilité est engagée. Il n'invente pas le monde, qui est là avant et après lui, mais il ne peut pas le contourner. C'est sur cet arrière-fond que se développe l'histoire humaine, en particulier celle de l'expérience du travail.
- Plutôt que de nature, la Bible parle de création, de Créateur et de l'homme qui est au centre et dont la réponse à ce qui lui est donné va déterminer le sort et de l'ensemble des humains et de ce que nous appelons la nature. Par sa façon de refuser de s'appropriier la nature, ou de la domestiquer, il écrit l'histoire. Tout l'ESE dit combien il est difficile de lui garder son sens évangélique au milieu des risques dont le serpent est la métaphore. L'histoire n'est simple résultat d'un projet humain, mais vient de chocs : de multiples projets entre eux, de leurs relations avec la nature, de la réponse qu'ils constituent à l'offre de Dieu.

2. L'encyclique *Fratelli tutti*

2.1. Carte d'identité

Fratelli tutti a été publiée à Assise - autre référence à saint François - le 3 octobre 2020. Le sous-titre « Sur la fraternité et l'amitié sociale » suggère bien que l'argument central portera sur les relations entre les humains, en mettant l'accent sur ce qui est commun. Le souci du « bien commun » est un fil conducteur de l'ESE depuis un siècle. Le sujet est plus habituel dans l'ESE que l'environnement, et a donc moins surpris l'opinion publique, mais la façon dont il est traité reste passionnante. Notons que ces deux encycliques sont deux longs textes : *Laudato si* compte 246 § et *Fratelli tutti* 285 § (dans ma traduction : 185 pp. et 218 pp.).

2.2. Le développement de *Fratelli tutti*

- En huit chapitres et toujours dans l'esprit de François d'Assise et de sa rencontre du sultan, l'encyclique s'appuie sur les thèmes classiques de l'ESE pour promouvoir la fraternité et l'amitié sociale. Selon la même méthode, le point de départ reste un regard sur les réalités actuelles anachroniques comme les nationalismes, les conflits d'un autre âge, le colonialisme culturel qui font perdre leur sens à des termes comme démocratie, liberté, justice, unité. La culture du déchet s'est étendue des objets aux humains eux-mêmes. Au lieu de promouvoir le bien commun, des murs toujours plus nombreux se dressent, les inégalités se creusent et l'agressivité augmente. Pourtant, à l'époque des pandémies, quand les migrations sont un défi à la dignité de chacun, personne ne s'en tirera seul. Où sont les chemins d'espérance ?
- La parabole du Bon Samaritain reste une source d'inspiration pour orienter nos comportements et le sens de notre vie. L'hospitalité, l'amour universel ouvrent vers un monde de partenaires. Liberté, égalité et fraternité grandissent ensemble, promouvant les droits de la personne et des peuples.

- Chacun des points sensibles de l'actualité est un appel à l'espérance. Les migrations exigent de traiter chacun sur base de la pleine citoyenneté de tous, dans le respect de l'égalité des droits et des devoirs. Il y va de la responsabilité de la Communauté internationale tout entière. Ces rencontres d'histoires et de cultures différentes sont un don qui rend possible un échange fécond, enrichissant chacun. Il se réalise si sont respectées à la fois les dimensions locales et universelles de l'humanité de chacun.
- Dans les faits, nous voyons se développer deux courants, populiste et libéral, qui rendent difficile cette rencontre de l'ensemble de l'humanité. Je vais y revenir immédiatement plus en détail.
- Même dans les limites de sa propre expérience, chacun sait que l'unanimité n'est ni le point de départ de nos échanges ni son aboutissement. Les relations humaines sont faites de rencontres, de dialogues entre des points de vue, des intérêts différents, aboutissant idéalement à des accords qui permettent de vivre ensemble. Ce dialogue dépasse l'indifférence égoïste et la protestation violente, renonce à la manipulation et aux fake-news, évite de s'accaparer la totalité du pouvoir pour s'approcher de la vérité et du bien commun, contribuant ainsi à construire la « maison commune » espérée. Pour que ce parcours construise la paix, il passe par le pardon sur lequel nous allons revenir.
- Enfin, l'encyclique revient de façon positive sur ce qui est souvent reproché aux religions, d'abord à la religion des autres : elles nourrissent la radicalisation et empêchent de vivre ensemble. Sur base de son dialogue récent à Abou Dhabi avec le Grand Imam Ahmad Al-Tayyeb, le pape redit le fondement chrétien de son appel à la fraternité. Tous enfants du même Père, nous pouvons vivre ensemble en paix. S'identifiant à des intérêts contradictoires, les humains tombent dans le totalitarisme s'ils ne reconnaissent pas la transcendance de la personne humaine, image visible du Dieu invisible. Chercher Dieu d'un cœur sincère nous aide à nous reconnaître réciproquement comme des compagnons de route.

2.3. Des accents importants

- « *Penser et gérer un monde ouvert* ». Sous ce titre, le chap. 3 commence l'explicitation du sens du Bon Samaritain : nous sommes invités à nous élever, à « devenir le prochain » des autres, dans une logique de don gratuit : Dieu ne donne-t-il pas la pluie de la même façon aux justes et aux injustes (Mt 5,45) ? Ces propos pourraient rester un discours élevé et vide. Le pape François en donne un contenu très concret face auquel les institutions comme les individus sont invités à se positionner.
 - Dans ses relations, chacun est appelé à rester ouvert au-delà de son petit cercle spontané, par l'hospitalité à l'égard de l'inconnu, déjà recommandée par saint Benoît à ses monastères : c'est cette ouverture de l'amour qui donne sa qualité à la vie, développe le bien moral et applique la solidarité. Les conséquences pour l'accueil des migrants sont plus qu'évidentes. De cette façon se construisent notre maison commune et la protection de la planète. Cette dimension prend aussi des formes très concrètes, comme la préservation de l'eau, vue comme un bien universel, à disposition de toute l'humanité.
 - En mettant l'accent sur la fraternité et l'amitié sociale, il est dès le départ évident que les biens ont une destination universelle. L'ESE a constamment rappelé que la propriété privée est un droit secondaire. La propriété privée n'est pas absolue ou intouchable. Avoir plus que le nécessaire, c'est le voler aux pauvres, leur enlever la vie. La priorité, c'est l'usage commun des biens.
 - Personne ne peut être exclu pour aucune raison : lieu de naissance, le fait d'être femme, les privilèges des autres. Le développement doit assurer les droits humains de tous, les individus et aussi les peuples. Le marché ne peut être placé au-dessus de la dignité des pauvres ni du respect de l'environnement : nous ne sommes qu'administrateurs pour le bien de tous. Les capacités de chacun et les ressources de l'univers sont au service de leur utilisation par tous.

- L'ouverture et l'hospitalité impliquent les relations internationales, le droit des peuples à leur subsistance et à leur progrès malgré l'obstacle de la dette extérieure.

• *Populismes et libéralismes*

- Bien des débats autour des choix politiques, dans des domaines très divers, se mènent entre des positions dites ouvertes contre d'autres dites « populistes ». Ce vocabulaire peut être dangereux en masquant l'affrontement des formes libérales des intérêts économiques des puissants contre le mépris des faibles, du « peuple ». Le discrédit de la voix du peuple peut être une menace pour la démocratie et pour tout projet commun qui, loin de la démagogie, s'enracine dans le rêve collectif du « peuple ».
- Le peuple est une identité commune, faite de liens sociaux et culturels, lentement construite vers un projet commun. Les dirigeants peuvent l'exploiter à leur avantage en s'appuyant sur les penchants les plus bas, égoïstes, en fermant cette notion de peuple sur eux-mêmes et sur leur passé, refusant par exemple les nouveaux arrivants. Ce qui compte, c'est l'espace ouvert pour qu'il y ait de la place pour tout le monde, où les plus faibles soient intégrés et les différentes cultures respectées. Un révélateur, c'est la place faite au travail qui permet à chacun l'accès à une vie digne et la reconnaissance de son apport coresponsable à l'ensemble de la vie sociale.
- La vision libérale, individualiste, nie le peuple et l'histoire commune et ne voit la société que comme une somme d'intérêts juxtaposés qui coexistent en jouant des coudes. Elle croit dans le marché pour tout résoudre, mais en aucun cas, il ne réduit les inégalités et ne donne pas une voix à tous.
- C'est en intégrant les aspects privés, personnels, institutionnels, administratifs, juridiques, etc., qu'une réelle vision de charité sociale et politique peut ouvrir un avenir : l'amour s'exprime aussi dans des rapports sociaux, économiques, politiques. En effet, un humain n'est une personne qu'en appartenant à un peuple et qu'un vrai peuple respecte le visage de chaque humain. À l'inverse de la « culture du déchet », où les personnes comme les biens qui ne conviennent plus sont rejetés, c'est dans cet espace que les plus faibles peuvent trouver leur place et voir respectés, comme sœurs et frères, leur statut et leur dignité de personne humaine.

• *La valeur et le sens du pardon (chap. 7)*

- Chacun garde à l'esprit de nombreux conflits qui ont marqué l'humanité ou sont encore d'actualité : entre des pays, des peuples, des alliances larges. L'Union européenne n'en finit pas de se réjouir d'avoir (presque) dépassé les oppositions France/Allemagne. Et toutes les autres sur le même continent ? Et ailleurs ? A son échelle plus réduite, chacun retient aussi le souvenir de drames, de violences inacceptables, d'injustices non réparées, dues à des institutions, des individus, et qui semblent ineffaçables. Notre histoire est d'ailleurs entièrement marquée par trois fils qui en dessinent les traits : l'exploitation économique, la domination masculine dans les relations de genre et le colonialisme charrient des traces et des souvenirs tellement lourds de souffrances que la question doit être posée : que signifie alors « pardonner » ? Comment parler correctement de cette forme d'amour ?
- Deux points disent d'emblée l'orientation de la réponse proposée par l'encyclique. D'une part, le pardon est une démarche d'amour à l'égard de l'opresseur, ce qui signifie qu'elle doit l'amener à cesser d'opprimer. D'autre part, cette même démarche d'amour défend les droits et la dignité des victimes, ce qui commence par exiger justice. Car, même s'il évite la vengeance, le pardon n'est pas l'impunité.
- Ni l'oubli, qui n'est jamais une solution. Il n'est pas question de perdre mémoire de ce qui est arrivé si on veut construire un monde plus juste et fraternel. Cette mémoire inclut aussi ceux qui ont été capable de retrouver la dignité dans un contexte corrompu et ont fait le choix de la solidarité, du pardon, de la fraternité. Il est sain de faire mémoire du bien.
- La bonté n'est pas la faiblesse, elle est force, capable de se relever, de se donner les moyens d'aller à la recherche de la justice, sans concessions. En même temps, elle ne confond pas cette démarche avec la colère, la rancœur, la haine ou la vengeance. Le pardon est pour chacun des

acteurs un chemin vers une paix intérieure. Ce chemin passe par le conflit, le dialogue et la négociation fondée sur la recherche de la justice.

- On peut aussi pardonner à quelqu'un qui ne le demande pas ou même y résiste, car pardonner, c'est renoncer à être possédé par la force destructrice dont on a été victime, à continuer à inoculer dans la société l'énergie de la vengeance qui finit par retomber sur les victimes elles-mêmes.
- L'injustice exercée par les pouvoirs d'Etat et les structures est encore d'un autre niveau. Leur responsabilité est de veiller au souvenir des souffrances injustes de toutes les parties.
- Cette position a des conséquences sur le sens ou le non-sens de la guerre. La guerre est la négation de tous les droits et une agression dramatique contre l'environnement et le développement humain intégral pour tous. Elle est une déroute devant les forces du mal. La *Charte des Nations unies* est un point de référence obligatoire de justice et une voie de paix.

Conclusion : l'ESE selon le pape François

1. **Un appel à la conversion.** Si le pape tient bien évidemment un discours théologique et spirituel et si un texte relevant de l'enseignement social inclut explicitement cette dimension, il frappe par le lien avec deux autres dimensions : la politique et l'économie d'une part, le mode de vie d'autre part. C'est le tout qui est visé et qui s'appuie sur l'exemple de François d'Assise par exemple en disant : « *En lui, on voit jusqu'à quel point sont inséparables la préoccupation pour la nature, la justice envers les pauvres, l'engagement pour la société et la paix intérieure.* » (Laudato si n° 10)
2. **L'écologie intégrale et la question du sens.** Loin de défier ou sacraliser la nature, l'encyclique maintient bien la distinction, l'altérité entre : les humains, la nature et Dieu. Cette distance permet d'établir entre ces trois pôles une relation de respect et d'alliance, pour laquelle des changements sont nécessaires. Ce respect des différences vaut aussi entre humains : entre peuples et cultures différents, entre femmes et hommes, etc.
Car, contrairement aux discours catastrophistes, le pape invite à s'interroger : quel monde voulons-nous laisser aux générations suivantes pour l'environnement, mais aussi les valeurs et son sens ? Au fond, pourquoi sommes-nous là, travaillons-nous et luttons-nous ? Allons-nous laisser une planète habitable ? Il y va de notre propre dignité.
3. **C'est notre affaire !**
 - Seul un dialogue qui implique tous les humains permet une issue à la taille des questions de la justice sociale et de l'écologie combinées. Ce dialogue permet la transparence des décisions du niveau local à l'international, incluant dans le débat tous les aspects : les conditions de travail, de santé, de sécurité, etc. La technocratie ne peut s'accaparer les décisions dans une logique de profit à tout prix. Religions, sciences et mouvements écologistes peuvent contribuer à cette humanisation, à la résistance à la technocratie.
 - Dans l'enseignement du pape François, il est clair que le rôle des chrétiens est de rappeler sans cesse, pour la sauvegarde de la maison commune, le double respect de l'autre et de l'environnement. Il est plus précis : c'est à partir des périphéries que le regard voit juste et que se définissent les actions concrètes. C'est à partir des lieux de défense des plus faibles, en évitant de diviser les luttes des travailleurs de celles des exclus, et en les associant à la défense de la nature, de la biodiversité, ici et sur la planète entière, que la maison commune sera préservée partout aujourd'hui et léguée pour demain. Le nombre de victimes parmi les défenseurs de l'environnement, par ex. en Amérique centrale (Honduras) le montre hélas trop souvent.
4. Le « **bien commun** » n'est pas une forme d'égoïsme, même pas à l'intérieur d'un groupe large. C'est en le respectant qu'il est possible d'habiter ensemble notre maison commune et notre planète, donnant de multiples formes concrètes à la fraternité et à l'amitié sociale, à l'égard des personnes et des groupes, dans les relations individuelles et institutionnelles, les migrants restant une figure emblématique des choix que nous faisons. Le refus des populismes ne peut devenir le refus de la voix des peuples pour mieux tomber dans l'aggravation des inégalités : il est temps d'en finir avec la « culture du déchet », pour les biens et surtout pour les humains faibles, dont la dignité n'est plus d'aucun poids.
5. Enfin, l'histoire réelle est marquée par des conflits et toutes les façons de les nier aggrave la condition des victimes. Loin des programmes de revanche, le **pardon** qui commence par la justice permet à la victime, qu'elle soit un peuple, un groupe ou une personne, de garder mémoire de son histoire et d'être plus forte que la vengeance et la force destructrice, de progresser vers la paix.